

## Au bidonville...

par

**Claude DUVAL**

Dans le cadre de mon service civil — à titre d'objecteur de conscience — j'ai été amené à mettre sur pied une classe d'un type particulier dans un bidonville de la région parisienne (à Noisy-le-Grand).

Avant de faire cette classe, j'avais à mon actif deux expériences faites avec les Techniques Freinet :

— une première à Beauvais (Oise) dans un CP d'enfants retardés et très difficiles. Après un court laps de temps où j'employais les techniques traditionnelles (comme je l'avais fait sans échec trop apparent dans un CEG de campagne) les réactions des enfants me forcèrent à modifier ma pédagogie et, par un heureux hasard, je découvris Freinet.

Dès la mise en œuvre du texte libre et du dessin libre, il s'opéra un merveilleux changement dans les relations maître-élèves et je compris que j'étais sur la bonne voie.

— l'année suivante, le statut des objecteurs n'étant pas voté et moi-même n'étant pas prêt à aller en prison, je décidai de m'exiler et d'aller travailler en Algérie.

Là, je pus contribuer à mettre sur pied une maison d'enfants destinée aux enfants d'un quartier (très pauvre) de la banlieue sud d'Alger et aux « enfants de la rue », cireurs et quêtés sur la voie publique et que les autres maisons d'enfants n'arrivaient pas à garder.

Grâce au cadre libéral de la Maison, à l'emploi des techniques Freinet et à l'accent mis sur l'expression libre des enfants, les résultats furent fort encourageants et reçurent l'approbation du Président alors en place.

C'est donc avec, à mon actif, des expériences réussies avec des enfants comparables à ceux du bidonville que j'entrepris ma nouvelle tâche.



Bidonville à Nanterre

Photo Keystone

Dès mon arrivée au bidonville, un camarade m'emmena sur le terrain de football et me présenta comme « instituteur ». La réaction fut immédiate et significative : les enfants s'enfuirent de tous les côtés et ceux qui restèrent prirent un air agressif.

— On n'aime pas l'école !

— Pourquoi ?

— On s'y ennue et puis on est battu.

On n'ira pas à ton école !

— Mais c'est une école un peu différente des autres ! Toi, qu'est-ce que tu aimerais faire ?

— De l'électricité !

— Dans ma classe tu pourras en faire !

La conversation se poursuit ; les enfants semblent intéressés, ils demandent quand s'ouvre la classe et les horaires ! Une de leurs premières réalisations fut la construction du moteur électrique (proposée par Berteloot). La réussite totale et immédiate fut le premier pas important pour la classe. Pour la première fois, ils n'avaient pas eu « zéro », n'étaient plus les « derniers », n'avaient

pas été punis. Inutile de vous dire que le genre de relations établies entre eux et moi se modifiait de jour en jour pour passer de l'hostilité à la collaboration et même, pour certains, à l'amitié. C'est sur cette base qu'un travail efficace a pu être réalisé.

J'ai fait porter mon effort dans deux directions :

— d'une part, j'ai ouvert la classe tous les matins pour les jeunes âgés de plus de 14 ans dont la grande majorité ne trouvait pas de travail. Pendant un certain temps, ces trois heures de classe furent complétées par un atelier pré-professionnel sous la direction d'un éducateur. Les résultats scolaires proprement dits restèrent limités dans la mesure où ces jeunes ne restaient le plus souvent qu'un ou deux mois et ne venaient pas toujours très régulièrement, surtout quand ils étaient requis par les parents pour faire des courses ou garder les petits frères. Par contre, ces jeunes adolescents gagnèrent beaucoup en reprenant confiance en eux-

mêmes grâce à leurs réussites en classe. Ils y gagnèrent une assurance qui leur permettra sans doute d'affronter les difficultés de la vie avec plus de chances au départ.

Mais l'action la plus importante concernait les enfants scolarisés à l'école publique voisine.

80% des enfants de bidonville fréquentent régulièrement l'école mais très peu en tirent profit. Dès la fin du CP, plus de la moitié doivent redoubler et, vers 12 ans, 90% des enfants sont en retard. Les résultats au CEP sont très minimes.

Il est bien évident que l'école n'est pas seule responsable d'un pareil état de choses. La mauvaise santé des enfants, les conditions de vie inhumaines, l'attitude négative des parents vis-à-vis de l'école, le bagage culturel à la fois maigre et différent de celui attendu par l'école sont des causes primordiales de cet état de fait.

Mais l'école — avec ses techniques les plus traditionnelles — ne fait rien pour arranger les choses.

Les enfants mal habillés, mal équipés, n'ayant que rarement appris leurs leçons, ayant un taux d'absences supérieur à la moyenne, souvent sales, mal polis et agressifs, n'encouragent pas les maîtres et conduisent ceux-ci à une discrimination la plus souvent inconsciente de leur part mais qui est vivement ressentie par les enfants et les parents (les enfants du « camp », « ils » ne les aiment pas !) Au mieux, le maître les traite « comme les autres », comme s'ils ne venaient pas du bidonville. Mais c'est ainsi faire abstraction de tout le cadre social et courir à l'échec.

Il paraissait donc intéressant de voir dans quelle mesure un cours du soir « complément » de l'école pouvait améliorer la situation.

Malgré des conditions matérielles insuffisantes et en particulier un local exigü, la moitié des enfants d'âge scolaire fréquenta volontairement cette classe supplémentaire et 1/5 le fit régulièrement.

C'était vraiment encourageant de voir des enfants ayant déjà subi 6 heures de classe se replonger pour deux ou trois heures supplémentaires dans un effort intellectuel.

C'est toutefois l'atelier de peinture qui eut les meilleurs résultats et c'est bien compréhensible. Les enfants s'y expriment librement et cela leur permet une libération affective bien nécessaire. En particulier, on assista chez nombre d'entre eux, à une valorisation du milieu et en particulier de l'« igloo » qui est une sorte de demi-cylindre en « éternit » qui leur sert de maison.

Cette activité de dessin et peinture libres fut complétée par l'expression libre conduisant à la réalisation d'un journal scolaire dont les garçons étaient fiers et dont la vente alimentait une caisse — amorce d'une coopérative.

L'atelier d'électricité attirait aussi beaucoup les enfants. On y faisait des montages, des moteurs, des « expériences », et du découpage de maquettes ainsi qu'un peu de pyrogravure.

Enfin les plus sérieux abordaient les fichiers auto-correctifs en calcul et orthographe et, quelques-uns, les conférences d'élèves. D'autres faisaient leurs devoirs scolaires.

Le bénéfice qu'en retirèrent ces garçons fut certainement relativement faible sur le plan strictement scolaire. Certains du moins comprirent pour la

première fois ce qu'était une multiplication, une division ; un certain nombre acquit ce sens de l'orthographe, cette volonté d'écrire sans fautes, dont l'absence afflige le maître traditionnel qui n'arrive pas à la créer par les zéros en dictée et les punitions. Mais l'essentiel fut d'ordre psychologique. De même que leurs aînés, ils reprirent confiance en eux, n'étant plus les éternels derniers, « les irrécupérables ».

A côté de ces aspects positifs, il faut noter que ces cours ne paraissent pas avoir amélioré les relations entre les enfants et l'école. En effet, les comparaisons qu'ils peuvent faire ne sont pas toujours à l'avantage de cette dernière et les réussites et apprentissages faits dans ce cours du soir n'ont pas d'incidence immédiate sur les résultats scolaires. A noter toutefois qu'un des maîtres modernisant sa classe et introduisant le texte libre rencontra un grand intérêt de la part des enfants préparés à ce changement.

Un bilan plus précis est impossible après une expérience qui n'a duré qu'une année. Mais dès maintenant, je crois possible de dire que le cours supplémentaire (appelé aussi cours de rattrapage) ne peut pas vraiment résoudre le problème de scolarisation correcte des enfants des bidonvilles et ne peut être qu'un palliatif. L'idéal serait bien entendu les classes modernisées avec des maîtres formés aux techniques Freinet, avec une individualisation suffisante à l'enseignement pour que — enfants de bidonvilles et autres — puissent bénéficier pleinement de leur présence à l'école.

Dans l'état actuel des choses, il faut souhaiter la création de classes spécialisées pour les enfants du milieu sous-

prolétaire qui habitent en bidonvilles. L'emploi des techniques Freinet, une grande importance donnée aux ateliers manuels, des maîtres accueillants pourraient faire évoluer positivement la situation.

Le seul inconvénient paraît être la ségrégation. Là, il faut dire qu'elle est déjà effective et prend une forme très négative dans les autres écoles (enfants rejetés par leurs camarades, souvent en opposition constante avec le maître, classés dans les derniers et souvent relégués au fond de la classe). Par ailleurs, si les autorités académiques et les maîtres savent que l'école est spécialisée, elle peut apparaître comme l'école du quartier pour les enfants et leurs parents.

Des expériences dans ce sens sont tentées qui sont très intéressantes.



Pour conclure, disons qu'une sous-commission « scolarisation des enfants marginaux sociaux » a été créée au Congrès de Tours et que la collaboration de tous ceux qui sont intéressés par cette question est souhaitable (1).

Claude DUVAL

*Extrait du bulletin régional parisien de l'Ecole Moderne - janvier 1968*

(1) Secrétaire : Mlle Francine Dorais, Cité La Cerisaie, 93 - Stains.